

"Le véritable objectif, c'est : 1 équipe = 1 éducateur"

DTN. C'est la première fois depuis sa prise de fonction, que François Blaquart accepte de s'exprimer dans un média national. Pour **VESTIAIRES**, le successeur par intérim de Gérard Houllier passe en revue toutes les problématiques actuelles de la Direction Technique Nationale : réforme de la formation, nouvelles pédagogies, dédramatisation de la compétition, valorisation de l'éducateur, critères de détection, culture de club, etc... Un entretien à maintenir tout près de sa table de chevet.

VESTIAIRES : Comment avez-vous vécu le départ de Gérard Houllier en septembre dernier ?

François BLAQUART : Relativement mal dans le sens où l'on fonctionnait bien ensemble. La relation était forte et empreinte de confiance. Depuis 2007, il y a eu beaucoup d'idées nouvelles. De par son aura, sa disponibilité et son pouvoir politique, Gérard nous ouvrait des portes. Derrière, on pouvait développer les projets en toute sérénité. Son départ a donc été une forme de rupture. Et le contexte a rendu la transition plus difficile.

Avec cette interrogation, en effet, sur le poste de DTN que vous occupez par intérim...

F.B. : Je dois assumer deux postes alors que le mien était déjà plus qu'à temps plein (rires). Mais cela m'a permis de mieux cerner la dimension de la fonction.

Imaginez-vous ne plus être DTN en juin prochain ?

F.B. : Si je ne le suis pas, je ne serai probablement plus là.

Vous voulez dire que vous quitterez la FFF ?

F.B. : J'arrive à un âge où je peux appréhender les choses différemment. Je ne me vois pas aujourd'hui être dépendant de quelqu'un qui n'aurait pas les mêmes vues que moi, les mêmes objectifs et qui, éventuellement, ne maîtriserait pas le sujet. Vous savez, il y a une chose fondamentale qu'il faut bien comprendre, c'est que le poste de DTN n'est pas un poste politique, contrairement à ce qu'on a voulu en dire parce que ça arrange bien certains (sic), c'est un poste d'expertise. La politique, on s'en sert pour faire passer notre expertise, et non l'inverse.

Depuis 6 mois, vous avez repris en main tous les dossiers ?

F.B. : Tous ceux qui étaient en cours et sur lesquels j'ai le pouvoir aujourd'hui d'accélérer. De toute façon, je n'allais pas rester les bras croisés à attendre une échéance (la nomination officielle du nouveau DTN, Ndlr) que personne n'était en mesure de définir concrètement.

Quelle fut votre première action ?

F.B. : Après un Mondial qui ne nous a pas épargnés, il était nécessaire de se repositionner en interne, d'expliquer à nos dirigeants que la DTN n'était pas un électron libre comme j'ai pu l'entendre, mais une structure au service de tous les acteurs du football français. Avec une mission à la fois d'imagination, de projection et de concrétisation.

Il fallait recadrer les choses ?

F.B. : Oui, car c'est en connaissance de cause que les gens doivent juger nos résultats. Or, nous n'avons pas à rougir. La France est championne d'Europe U19, chez les garçons comme chez les filles... Et notre formation des cadres, comme celle des joueurs, est reconstruite sur le continent.

Pourtant, certains n'ont pas hésité à remettre en cause votre travail après la déroute sud-africaine...

F.B. : Moins maintenant. Ceux qui ont vraiment pris la peine de s'informer ont publié de bons articles, les autres ont fait machine arrière. Et puis il y a eu cette victoire en Angleterre (1-2 le 17 novembre dernier, Ndlr) ! Le sélectionneur enlève les mondialistes et son équipe reste compétitive... Il n'y a pas beaucoup de pays qui peuvent faire ça !

Comment sont vos relations avec Laurent Blanc ?

F.B. : Bonnes, intéressantes... Le dialogue est réel. Laurent devrait être associé à deux ou trois projets importants, comme la création d'une cellule de recherche et d'enseignement dans laquelle des personnes qualifiées pourraient s'exprimer et proposer des directions de travail. L'accompagnement des sélections pour un projet coordonné sur le jeu et une identité "bleue" est également à l'ordre du jour. Nous attendons les décisions du conseil fédéral pour aller plus loin.

Un autre projet et non des moindres est celui de la réforme de la formation, que vous portez depuis le début et qui devrait être opérationnel à la rentrée

"Le sélectionneur enlève les mondialistes et son équipe reste compétitive. Il n'y a pas beaucoup de pays qui peuvent faire ça !"

François BLAQUART

A portrait of François Blaquart, a middle-aged man with short, graying hair, wearing a dark blue blazer over a dark blue button-down shirt. He is looking directly at the camera with a neutral expression. His arms are crossed, and a silver watch is visible on his left wrist. The background is a blurred indoor setting with vertical lines, possibly a hallway or office.

*"L'exercice n'est qu'un
outil au service du jeu"*



prochaine. Le premier essai grandeur nature est-il toujours prévu en mars ?

F.B. : Oui, on essaye de maintenir le timing (une session de formation, du 28 au 31 mars à Châteauroux et en présence de tous les responsables de ligues, permettra de tester un module U15, Ndlr). C'est un énorme chantier. Toute l'architecture des formations est revue, les brevets fédéraux ont été complètement revisités. Ils autoriseront l'accès à une qualification professionnelle, de niveau 4. Jusque-là, nous étions sur un système qui reposait plus sur la certification que la formation. Depuis longtemps, nous souhaitons dédramatiser l'action de certification, qui sera différée, pour valoriser l'action de formation.

Cette réforme répond-elle à la nécessité de proposer aux bénévoles une formation mieux adaptée à leurs contraintes ?

F.B. : Tout à fait. Le système était jusque-là assez restrictif, avec des stages d'une semaine qui obligeaient des pères de famille, des salariés, à sacrifier du temps et de l'argent. Aujourd'hui, l'idée est de proposer des sessions de 16 heures partageables en 4 modules de 4 heures répartis, soit sur 4 demi-journées étalées dans l'année, soit sur un court laps de temps si on veut aller vite.

Quant au contenu, il sera mieux uniformisé sur tout le territoire, pour plus de cohérence !

Un contenu entièrement fourni aux stagiaires, ça aussi c'est une nouveauté !

F.B. : Effectivement. C'est pour nous un énorme jeu d'écriture, de construction et de production puisque l'objectif est d'éditer des guides complets de formation : cours sur CD, diaporamas, vidéos, séances... Au total, pas moins de 30 vidéos ont été réalisées sur l'ensemble des catégories en attendant d'autres pour les sessions de

spécialisation (Arbitrage, Futsal, Gardiens, Handicap, Foot des quartiers...) qui sont en phase de concrétisation.

Chacun sera libre de choisir sa session. C'est une formation "à la carte" ?

F.B. : Complètement. Un éducateur U13, par exemple, va pouvoir aller suivre directement le niveau U13. Une attestation de formation lui sera remise. En revanche, s'il souhaite obtenir un diplôme, il devra passer les autres niveaux afin d'acquérir une connaissance globale.

Beaucoup de jeunes éducateurs ambitionnent d'aller de suite dans le foot à 11. Le passage aux I1 et I2 permettait à certains de se découvrir une vocation pour les plus jeunes. Avec ce nouveau système, ce ne sera plus le cas...

F.B. : L'objectif est d'emmener les gens vers ce qui les intéresse et de les rendre vite opérationnels. Si un éducateur a vocation d'entraîner des seniors, c'est idiot de le faire débiter par les plus jeunes.

Mais l'éducateur qui débute peut mal s'auto évaluer. S'il passe un module senior alors qu'il est fait

pour encadrer en école de foot, comment le ramener ensuite vers les petites catégories, au départ moins attractives ?

F.B. : Cela me semble être le problème du club, qui doit placer les gens aux bons endroits en fonction de leurs compétences et de leur sensibilité. En revanche, ce que vous dites soulève un autre problème, celui de la reconnaissance du travail de l'éducateur. En France, on ne reconnaît l'entraîneur que par le niveau qu'il entraîne. Pourtant, à diplôme équivalent, celui qui est en U19 n'a théoriquement pas plus d'importance que celui qui encadre les U9 !

"La formation française a longtemps été en avance de par son organisation, ses structures, pas forcément par son mode de pensée"

Théoriquement...

F.B. : Oui, malheureusement, on donne toujours plus aux seniors qu'aux jeunes. Souvent, même, les éducateurs sont rémunérés en fonction de leur catégorie, pas de leurs vraies compétences. C'est anormal.

Ce système "à la carte" est incitatif et doit favoriser l'accès à la formation. Vous attendez-vous à une augmentation spectaculaire du nombre de stagiaires en 2011-2012 ?

F.B. : Actuellement, environ 19 000 éducateurs passent les brevets fédéraux. L'intérêt peut être de gonfler ce chiffre, pourquoi pas, de 10 000.

C'est votre objectif ?

F.B. : Le véritable objectif, c'est ce vieux projet qui me fait rêver depuis toujours : "1 équipe = 1 éducateur". Il est scandaleux, qu'en 2011, des jeunes, mineurs à fortiori, soient encadrés par des gens non initiés. Accepter ça, pour moi, c'est déjà régresser. Je ne parle pas de qualification via un diplôme, simplement d'une attestation de formation qui permette d'appliquer les préconisations de la FFE, de la DTN, en termes d'approche, de pédagogie, d'organisation et d'objectif de travail sur une catégorie d'âge.

Former plus d'éducateurs nécessite de devoir faire face en moyens humains. Comment allez-vous faire ?

F.B. : Il est évident qu'un CTD, seul, ne pourra pas tout faire. C'est pourquoi nous devrions positionner des équipes sectorielles de formation, à l'échelle d'une ligue, composées de BE2 voire BE1, capables d'animer une session en proximité pour les éducateurs de club. L'outil pédagogique fourni leur facilitera la tâche. Alors certes, chacun apportera sa propre sensibilité, mais le cadre sera le même.

Former plus, donc, et former mieux ! Au niveau du contenu, qu'est-ce qui va changer ?

F.B. : Tout a été conçu à travers quatre grandes directions : la "connaissance du public" qui évolue, la "connaissance du jeu" dont on ne peut pas faire l'économie, "la méthode et la pédagogie adaptée" et les "climats d'entraînement". Le jeu et ses enseignements doivent guider l'entraînement. Souvent, ce dernier se construit à partir de l'exercice. Or, l'exercice n'est qu'un outil au service du jeu !

Quid de la méthode pédagogique ?

F.B. : La pédagogie, c'est la manière d'enseigner, c'est comment faire passer le message. Jusque-là, elle était fermée et autoritaire. "Fais comme-ci, comme ça..." Il faut aller davantage vers des pédagogies ouvertes, interactives, appropriatives.

Faire ressortir un problème à travers un jeu et encourager

le joueur à trouver les solutions par lui-même, c'est ça ?

F.B. : Oui, il doit s'approprier les problématiques et apprendre à les résoudre seul, à travers une vraie réflexion. L'éducateur, lui, ne doit intervenir que très ponctuellement, par le questionnement, le partage, ne pas être un aboyeur ! La pédagogie implique du relationnel, des comportements et un climat d'apprentissage favorables à l'expression du joueur.

C'est une chose que l'on ne voit pas beaucoup dans nos clubs où l'éducateur se montre bien souvent interventionniste...

F.B. : Parce que pendant longtemps, on a été dans une démarche du "tout expliqué" qui, parfois, a fait le bonheur du foot français et qui, aujourd'hui, montre ses limites. En réalité, on s'est aperçu que les joueurs subissaient trop l'entraînement, l'entraîneur, sans se poser de questions. Chez certains de nos voisins, tous les critères de développement du joueur passent par sa capacité à résoudre les situations. C'est à méditer !

Et en France ?

F.B. : Beaucoup, pendant ce temps, ont privilégié le tout physique ou le tout technique... Le socle de la détection et de la prise en compte des individus, c'est l'état d'esprit, trop souvent négligé, et l'intelligence de jeu, généralement oubliée. Les aptitudes techniques sont au service du jeu.

Et le potentiel physique ?

F.B. : L'excès des compétitions de jeunes incite à s'appuyer sur le bagage athlétique, souvent précoce. Pourtant, nous savons pertinence qu'un joueur va se former athlétiquement entre 16 et 20 ans. Avant ça, à moins d'afficher de grosses carences, ce ne peut pas être un critère de recrutement ni de sélection.

Au final, comment expliquer un tel égarement ?

F.B. : Après 98, tout le monde a dit que le foot français était magnifique, que tout allait bien. Résultat, on n'a pas bougé pendant 6-8 ans (sic). Les autres pendant ce temps ont bien avancé. Nous étions un certain nombre à réclamer du changement, notamment sur la préformation et la formation. Encore fallait-il avoir le pouvoir de le faire ! Le retour de Gérard Houllier à la DTN a permis d'aller dans ce sens. Et aujourd'hui, nous pouvons entrer dans une phase de concrétisation.

À vous entendre, on a peine à croire que nous étions encore, il y a peu, en avance dans le domaine de la formation...

F.B. : La formation française a longtemps été en avance de par son organisation, ses structures, pas forcément par son mode de pensée. Il ne faut pas mélanger. Pourtant, il y a eu des prémices

"En France, dites-moi quelle école de foot à même d'être exemplaire pour les clubs amateurs"





fantastiques avec ce qui se faisait, par exemple, à Nantes, mais qu'on n'a pas su utiliser à l'échelon nationale. Les Nantais ont été un déclencheur pour le foot européen. Aujourd'hui, il y a des choses qui ne seraient peut-être plus adaptées, mais globalement, sur le jeu, sur le joueur, sur le recrutement, sur la méthode, c'était précurseur.

Vous êtes d'accord pour dire qu'au lendemain du Mondial 98, on a insisté sur le développement personnel des joueurs, aux détriments du collectif ?

FB. : Oui. Tout le monde est fautif, y compris les médias. On a magnifié le joueur et on a oublié de magnifier l'équipe. Nous travaillons depuis plusieurs années sur l'idée de formation d'équipes, plus que d'individualités.

Dans nos colonnes, Gérard Houllier avait stigmatisé l'état d'esprit des jeunes joueurs de haut niveau, principale "défaillance de notre football"...

FB. : C'est un problème culturel ou d'absence de culture. C'est aussi la résultante, en France, du manque de pouvoir de l'entraîneur. Quand vous voyez des présidents être assis sur le banc de touche, répondre aux interviews, écouter des joueurs mécontents... Cela interpelle. L'entraîneur n'a pas le poids managérial qui devrait être le sien. Ailleurs, on peut vous donner les clés du sportif, du budget, vous laisser tranquille et ne faire les comptes qu'à la fin. Ici, on veut tout, tout de suite. C'est aussi pour ça que nos clubs ne sont pas des clubs.

Que voulez-vous dire ?

FB. : La plupart des dirigeants sont dans l'immédiat, le court terme. Ils ne sont pas dans la culture de club, pas dans l'histoire du club. Ils prennent des "écuries", les revendent parfois, les laissent tomber... Le club, pour eux, se limite à une équipe. Un club repose sur deux structures juridiques, l'association et la SA, ce qui est une anomalie ! Un club doit être avant tout un mode de pensée, un projet associatif. Tout le monde nous vante les mérites du football espagnol, mais personne ne dit que la force du Barça, c'est l'unité, que tout part des petits jusqu'aux professionnels avec une continuité, une identité et au final une vraie cohérence. Si Xavi joue de la sorte, c'est parce qu'à 12 ans, il jouait selon les mêmes principes,

avec des éducateurs autant reconnus en U9 qu'en U19... En France, dites-moi quelle écurie a investi dans une école de foot digne de ce nom, à même d'être exemplaire pour les clubs amateurs ?

Avec un impact négatif sur l'identification des joueurs à leur club ?

FB. : Inévitablement. De nos jours, un jeune qui arrive dans un club pro a déjà connu 4, 5 ou 6 clubs ! A quoi voulez-vous qu'il s'identifie ? On a affaire à des consommateurs de clubs. Par conséquent, ils n'ont pas ou peu d'attachement au maillot, y compris celui de l'équipe de France...

C'est quoi la solution ?

FB. : Ancrer le jeune dans son club, peut-être en limitant les mutations des jeunes avant 15 ans, dans le temps comme dans les distances, sauf si sa progression nécessite de rejoindre une structure mieux adaptée. Dans tous les cas, à cet âge, le joueur n'est pas mature, il doit se construire, jouer avec ses copains... Et là, le club a un rôle à jouer.

C'est un lieu important, surtout de nos jours avec des foyers d'éducation moins stables et plus rares. Et puis, on parlait de cette notion de culture de club : Si, en U15, vous prenez des joueurs qui arrivent de partout, il faudra sans cesse tout reconstruire ! Une culture, ça se crée petit à petit. C'est comme l'éducation d'un enfant. L'avantage de Barcelone, comme Nantes à une époque, c'est d'avoir créé, dès l'école de foot, un état d'esprit, une dynamique, un projet de jeu, avec des règles, des valeurs... Ainsi, à chaque fois que vous faites venir un joueur de l'étranger, il s'en imprègne et intègre plus aisément le concept.

En résumé, la base de votre projet sur le long terme, c'est la réhabilitation de l'école de foot.

FB. : Il faut repartir en effet de ce qu'est le jeune à 8-9 ans. Or, tout est organisé à partir de l'élite. On a pris le système à l'envers. Résultats : les championnats nationaux sont des copies médiocres des championnats professionnels. Les équipes au niveau régional s'emparent, avec pour conséquence de devoir faire des déplacements insensés. En CFA et CFA2, les cahiers des charges, en termes d'infrastructures, ne correspondent

"Jusqu'à 15 ans, on devrait être dans le jeu pour le jeu, pas pour l'enjeu"



plus à la réalité des clubs (éclairage, tunnel d'accès...) alors qu'on pourrait jouer plus simplement. On a apporté des contraintes réglementaires énormes et inadéquates. Par contre, on ne parvient toujours pas à mettre des mini-buts pour les petits, sur tous les terrains de France, pour pouvoir jouer à 5 ou à 7. C'est symptomatique.

Comment expliquez-vous ce mimétisme par le haut ?

F.B. : Les gens ont toujours l'impression qu'on s'améliore en prenant ce qui se fait en haut et en l'appliquant en bas ! Est-ce que pour jouer en DHR on a besoin de s'entraîner 3 fois par semaine ? Est-ce que ça doit être une contrainte ou simplement une offre d'entraînement ? Quels sont les enjeux de la DHR ? Est-ce une copie conforme de la CFA qui est une copie conforme des pros ? Non, il y a le foot pro et le foot dit amateur qui, lui-même, peut se pratiquer avec un esprit loisir ou dans une démarche d'excellence. L'idée aujourd'hui, c'est simplement de redonner du sens à nos pratiques pour que les joueurs y soient heureux.

Un autre front sur lequel vous battez depuis longtemps, c'est la dédramatisation des compétitions...

F.B. : Jusqu'à 15 ans, on devrait être dans le jeu pour le jeu, pas pour l'enjeu. À cet âge, il faut que les gamins jouent offensif, donc libérés. Mais quand on a autant de divisions pour une catégorie d'âge, tout le monde est sous pression, par le jeu des montées et des descentes. Donc on ne joue pas libéré, pas offensif, on ne fait pas jouer les remplaçants, on prend des joueurs athlétiques, avec des excès qui peuvent mener à la violence... Et toute une catégorie de joueurs de talent, motivés, est mise sur la touche.

Il y a aussi ce que représente l'équipe pour un éducateur, vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis du club...

F.B. : C'est la mauvaise "image" des éducateurs, si on peut les appeler comme ça. On ne valorise pas leur comportement ou leur pédagogie, mais uniquement la performance. Si l'on parvenait à dédramatiser la compétition, cela leur permettrait de mieux s'exprimer dans le sens que nous souhaitons, et d'être plus efficaces. Il faut que ça bouge, car si

demain nous formons des entraîneurs sur des pédagogies ouvertes, mais qu'on continue à exacerber la compétition, ça va coincer...

C'est un sacré chantier, vous avez raison !

F.B. : Avec pourtant une problématique très simple : qu'est-ce qui est bien pour l'enfant qui vient jouer au foot ? Pas pour nous, pour lui. Qu'est-ce qu'il vient chercher ? D'abord du plaisir. Ce qui veut dire que tout doit être organisé autour de ça. Avec des enfants scolarisés en école primaire, vous devez être dans le plaisir et la sensibilisation. Avec des collégiens, c'est plaisir, éducation et progrès. Et à partir de 16 ans, hormis dans les structures professionnalisantes, c'est plaisir, progrès et recherche de performance. Si on parvenait déjà à se cadrer là-dessus, cela nous amènerait automatiquement à une relecture des compétitions.

Avec, toujours, le plaisir en fil rouge...

F.B. : Ce qui n'est pas souvent le cas aujourd'hui. Dites-moi quel plaisir peut avoir un gamin d'aller au foot s'il se fait engueuler par l'entraîneur, si les parents lui mettent la pression, si le terrain ne correspond pas à ses possibilités, et encore plus s'il est sur le banc de touche et qu'il ne joue pas ? Demain, pourquoi ne pas obliger qu'un joueur joue au moins l'équivalent d'une mi-temps ? Ce serait un pas en avant, pas très dur à faire. S'il faut en passer par là !

C'est faisable ?

F.B. : Bien-sûr ! Mais nous aurons beau le proposer, cela restera un projet fé-dé-ral. La encore, nos voisins allemands, espagnols, hollandais, etc..., ont un avantage qu'on leur envie : lorsque leur fédération décide de quelque chose, tout le monde y adhère. Beaucoup savent ce qu'il faut faire et on ne fait pas. Est-ce typiquement français ? La politique prime trop souvent sur l'intérêt général. Pourtant, on a besoin aujourd'hui d'une réelle volonté politique pour appréhender la pratique différemment. Ce n'est pas à la DTN, malgré les compétences qui la compose, mais à l'ensemble des acteurs du football, de porter cette ambition sportive.

■ Propos recueillis
par Julien Gourbeyre

"On ne valorise pas l'éducateur sur son comportement ou sur sa pédagogie, mais uniquement sur la performance"



"Beaucoup savent ce qu'il faut faire et on ne le fait pas. Est-ce typiquement français ? La politique prime trop souvent sur l'intérêt général"